

Un joyeux quart de sentences. Actes du colloque du CESR (Tours) et de Toulouse sur le *Quart Livre* de Rabelais, dir. MARIE-LUCE DEMONET et STEPHAN GEONGET. Genève, Droz, coll. « Études rabelaisiennes », LII, 2012. Un vol. de 192 p.

Les parutions liées aux concours d'enseignement ne présentent souvent qu'un intérêt indirect pour les chercheurs. Assurément, ce n'est pas le cas du volume DIX des « Travaux d'Humanisme et Renaissance », *Un joyeux quart de sentences*. S'il rassemble les actes de deux journées d'études consacrées au *Quart livre* (œuvre au programme de l'agrégation des lettres en 2012), ce recueil se présente d'emblée comme un authentique « travail de recherche » (p. 7). Ce propos d'investigation scientifique transparait d'ailleurs dès la structure de l'ouvrage, dont les trois parties empruntent la métaphore de la navigation au *Quart livre*.

Dans la première section, intitulée « D'île en île », de grands noms de la critique rabelaisienne se proposent de lire ou de relire des épisodes du *Quart livre*. Ces escales s'avèrent riches en surprises et en découvertes. Pour ouvrir le recueil, Daniel Ménager remet à l'honneur un paratexte souvent ignoré du commentaire, l'épître dédicatoire. Ce texte, qui présente les derniers éléments d'une longue réflexion de Rabelais sur la fonction d'écrivain et la valeur du livre, donne des indications presque inédites sur le protocole de lecture et de réception au milieu du XVI^e siècle. C'est une autre gageure que se lance Jean Céard en revenant sur un chapitre abondamment commenté, celui des Macraëons. Érudite et stimulante, sa lecture enrichit l'étude des sources du dernier roman et apporte une précieuse contribution à la recherche d'une poétique rabelaisienne. Elle en isole un procédé fondamental, la répétition, définie comme « mode principal d'émergence de la vérité » (p. 32). Consacrée à la guerre des Andouilles, l'étude de Nicolas Le Cadet repose sur une connaissance lucide de la critique antérieure : entre les partisans de l'irréductible ambiguïté et ceux d'un « design » rabelaisien cohérent et didactique, le critique ouvre une troisième voie et donne un éclairage inédit à l'épisode en démontrant le rôle structurant du motif de la guerre. S'interrogeant sur le récit allégorique du *Quart livre* et sa problématique « clarté », Stéphan Geonget se mesure également au problème de l'interprétation : l'épisode des Papimanes lui sert de support pour analyser l'évolution esthétique de l'écrivain dans son dernier roman. Peut-on vraiment considérer Rabelais, *in fine*, comme le maître des équivoques et de la discontinuité ? Dans une stimulante conclusion, cet article appelle à remettre en question l'héritage bakhtinien dans la lecture de Rabelais – et, plus largement, à relativiser la valeur du concept de bigarrure sur l'ensemble des textes de la Renaissance.

La deuxième section, « Routes de haute mer », laisse place à quatre enquêtes thématiques dont les conclusions peuvent intéresser les cinq livres de Rabelais, et *a fortiori* la lecture d'autres textes de la Renaissance. Dans le cadre d'une réflexion polémique sur la curiosité à la Renaissance, Myriam Marrache-Gourraud s'emploie à définir plusieurs notions délicates – tels le « spectacle », l'« insigne », ou encore le « mémorable » – en rapprochant judicieusement différents épisodes du *Quart livre* de la correspondance émerveillée de l'écrivain en Italie. Du même auteur, une seconde contribution s'intéresse au pantagruélisme et à son évolution dans le dernier roman. Cette enquête très méthodique lui attribue notamment une double valeur métopoétique – celle d'un mode de lecture et d'un mode d'écriture pour l'auteur du *Quart livre*. L'article foisonnant de Marie-Luce Demonet va bien au-delà d'une simple étude lexicale sur le vocabulaire maritime du *Quart livre*. Au niveau historique, la critique donne aux biographes de nouveaux arguments à la thèse d'un séjour de Rabelais sur l'île d'Hyères. Son examen très attentif du texte révèle, quant à lui, que la référence méditerranéenne s'estompe de l'édition partielle à l'édition définitive. Ce constat fonde la critique à défendre la thèse d'un « principe d'égarement du lecteur » (p. 88), sensible au dernier *Quart livre* : dessein qui justifierait le détachement référentiel de la dernière édition, la disparition du titre de « Calloïer » – et la superposition complexe des intertextes.

L'étude de Frédéric de Buzon se démarque des travaux précédemment consacrés au thème de la musique en proposant une véritable enquête à la recherche d'une pensée musicale de l'écrivain. Très dense, ce travail montre que l'auteur des *Quart* et *Cinquiesme livres* possède des connaissances incontestables en musique – aussi bien en théorie (réflexion sur le concept d'harmonie) qu'en pratique (références au chant/à la chanson). Mais c'est surtout la question du son qui permettrait véritablement de cerner l'originalité de la pensée de Rabelais, puisque la fable des paroles gelées repose sur l'idée que le son pourrait être une partie de la matière. En écho à Stéphan Geonet, on notera avec intérêt que les conclusions de cette enquête appellent à relativiser la lecture bakhtinienne de Rabelais – minutieusement décryptée, la liste des musiciens cités au *Cinquiesme livre* montre de lui, bien plus qu'un passeur de la culture musicale populaire, un amateur des raffinements musicaux de la Cour.

La dernière section, « Cahier de bord », mérite doublement son titre. Ce cahier pourrait être celui de Rabelais puisque les trois études qu'elle rassemble s'intéressent à la question des genres littéraires dans l'œuvre – la relation de l'écrivain avec les réflexions et les pratiques de ses contemporains. D'autre part, cette ultime section, en s'aventurant sur un domaine de recherche prometteur, évoque un « cahier de bord » pour la critique – à un écrit « ouvert » aux continuations. En aval de plusieurs études déjà consacrées à la tragicomédie dans le *Quart livre*, John O'Brien réfléchit au rôle du genre dans l'articulation rabelaisienne du changement, et de la transition. Dans le *Quart livre*, il observe la mise en œuvre d'une écriture tragicomique qui saurait, « par la juxtaposition ou l'opposition de ses dominantes, projeter les aboutissements possibles de la joie et de la tristesse, voire le mélange doux-amer des deux » (p. 149). De son côté, Bérandère Basset s'intéresse au rôle de l'apophtegme dans l'œuvre en se basant sur deux mentions du *Gargantua* (ch. VIII) et du *Quart livre* (ch. XXXIX). Pour la critique, l'usage de ce genre viendrait s'inscrire dans la réflexion générale de l'œuvre sur la relation des mots et des choses – l'originalité de Rabelais consistant à problématiser le genre de l'apophtegme en l'associant à la polyphonie romanesque. Jean Lecointe apporte enfin une clôture remarquable à ce recueil en enquêtant sur un hypothétique dessein générique de Rabelais dans le *Quart livre*. Son rapprochement entre les indications métatextuelles du roman et quelques textes théoriques choisis (préceptes de Sébillet ; commentaires d'Horace et de Térence par Josse Bade) montre des convergences saisissantes entre le genre théâtral de la moralité et l'art du récit au *Quart livre*. Avec son dernier roman, Rabelais aurait-il ambitionné de composer le « Grand Œuvre » destiné à illustrer la nation française ? Sa tentative d'une « poétique humaniste de transition » n'aurait été qu'un « épisode excentrique et éphémère » (p. 185) dans l'histoire du canon littéraire français bientôt représenté par le modèle d'Amyot.

Lié, par sa « genèse », au concours de l'agrégation, *Un joyeux quart de sentences* atteint ses ambitions. Cet ouvrage collectif est le recueil d'une vraie science critique : d'une science consciente d'elle-même et constamment renaissante. La découverte de nouveaux intertextes, d'éléments biographiques – mais aussi la nécessité de dépasser la lecture bakhtinienne ou de recenser les éléments d'une poétique rabelaisienne ; d'un article à l'autre, plusieurs convergences désignent des tendances pour les commentaires à venir. C'est la preuve qu'après des siècles d'existence, la critique de Rabelais sait encore renouveler ses approches et proposer des perspectives inédites et pertinentes sur l'interprétation de l'œuvre – et de l'ensemble des textes du XVI^e siècle.

JOSEPHINE MALARA